



Catherine Paysan,

La Dame d'Aulaines

Thierry Lemonnier

▲ A quatre-vingt printemps, toute l'acuité du regard sur le monde qui l'entoure.



▲ Annie Roulette, à vingt ans, l'époque des faits qu'elle relate dans "L'amour là-bas en Allemagne".

Si ma proximité de résidence avec l'écrivain, ainsi que ma récente présentation auprès d'elle grâce à Jacques Gohier, m'ont offert une certaine facilité pour la rencontrer, il restait à bâtir, avec Catherine Paysan, la passerelle de son histoire depuis l'année 1986. Il faut en effet remonter à cette époque pour s'apercevoir, malgré ce que l'on pourrait croire, que son dernier portrait dans une revue culturelle locale fut broché par Jean-Jacques Alexandre, journaliste et ancien rédacteur en chef du Maine Libre, dans la revue 303.

Vingt ans plus tard, l'œuvre littéraire s'est enrichie de six romans, dont trois autobiographiques, et d'un recueil de nouvelles. Le personnage, lui, de distinctions. Et, contre toute attente, si, comme la santé, une carrière connaît des hauts et des bas, force est de constater que celle de Catherine Paysan, à quatre-vingts printemps,

frise l'insolente vigueur d'une actualité féconde.

Un roman pour cadeau d'anniversaire.

«Le Passage du S.S.», quatrième roman autobiographique de Catherine Paysan, publié en 1997 chez Albin Michel, nous avait laissé dans l'euphorie de la libération de 1945. L'auteure, délivrée comme l'ensemble des populations du Nord-Ouest de la France, son petit village d'Aulaines compris, y pansait les plaies de son exécution envers un officier S.S.

Celui qui, en plein repli face à l'avancée alliée, au nom du droit du plus fort, réquisitionne une chambre du petit logement de l'école dans laquelle sa mère enseignait. Ennemi duquel elle affronte, au cours des dix jours de sa présence, le jeu pernicieux pour la séduire, et apprend à feindre pour ne pas y laisser sa peau et celle de sa famille.



▲ Catherine Paysan et son boy Friend américain (à droite), le gaillard évoqué dans "Le passage du S.S".

Suspendue au bras de son «boy friend», formant tandem avec son amie du lycée de jeunes filles du Mans, elle-même flanquée de son américain libérateur, Annie Roulette, plus encore peut-être que d'autres, s'étourdissait au camp d'Auvours, mais en plein jour, des slows langoureux fraîchement débarqués. *«Les Américains ont tout libéré. On m'a laissé sortir avec eux, c'était la révolution, c'était nos libérateurs. On flirtait, mais on ne couchait pas !»*. Un contre-pied flagrant à l'horizon bouché, à la protection forcée mais finalement salutaire de l'internat.

Rien, ou si peu, n'a été banal depuis cette fameuse nuit du 4 août 1926 qui fit naître une petite fille dans les douleurs de sa mère Marthe Roulette ⁽¹⁾, ni après la délivrance de son pays conquis ou «vendu» par Vichy. La publication, chez le même éditeur, de «L'amour, là-bas en Allemagne» ⁽²⁾ nous le montre encore, s'il en était besoin. Native du Lion, ascendant Cancer, pour qui connaît ou ceux que ça intéresse, Catherine Paysan, à l'occasion de son anniversaire de 2006, s'offre soixante ans plus tard en guise d'exutoire, le retour indispensable sur les événements qui suivirent ce grand moment d'enthousiasme et d'oubli.

En 1945, la guerre finie, au cours d'une promenade dans sa forêt de Bonnétable, Annie Roulette rencontre Ewald Rodstein, devenu par les renversements de l'Histoire un jeune prisonnier allemand qui effectue des travaux de jardinage et de voirie dans la commune. Malgré les foudres des parents Roulette qui craignent aussi le jugement des autres, cette irrésistible passion conduit les deux jeunes gens (sous pacte de bienséance) à décider de vivre leur amour, en Allemagne. Annie, la première, diplôme et autorisation en poche, se rend dans le Palatinat, alors sous tutelle française, pour y enseigner le français à des sujets désabusés, à leur tour en manque de tout. *«Je ne parlais à personne de ma relation avec Ewald. A personne, pas même à mes amies»*. Logée dans une de ces familles d'accueil qui n'ont guère le choix, elle découvre les habitants, la culture germanique, les restrictions alimentaires, les inégalités de traitement, y compris dans les rangs de l'armée d'occupation. Ewald revient bien vivre dans son pays mais, sous la pression d'une famille à l'esprit rigide dont Annie, en visite pour s'y présenter, perçoit l'hostilité à son égard, l'anéantit en lui annonçant son désengagement. *«Pour moi, c'était terrifiant. Je m'étais tellement investie. J'avais cru qu'il tiendrait le coup»*. Un jour, enfin, en Allemagne toujours, le hasard présente



▲ Annie Roulette, (au dernier rang, 3e en partant de la droite) à son entrée en classe de 6^e en 1938, au lycée de jeunes filles de la rue Berthelot du Mans.

à celle qui sera toute sa vie bien moins une aventurière qu'une femme passionnée, un lieutenant français de la 2^e D.B, mal marié, père de deux filles. L'arrivée à Spire du motard Paul Galsk, infirme d'une jambe, suscite entre eux un coup de foudre. Atteinte peu après d'une pleurésie, Annie n'est sauvée que de justesse d'une lente descente aux enfers. Mais sans doute était-il écrit que cet amour-là aussi était voué à l'échec. *«C'était la première liaison de ma vie. Mais Paul se sentait coupable d'avoir raté son mariage. Il aimait ses enfants et je ne voulais pas l'arracher à son milieu familial... Après la mort prématurée de sa femme, nous avons décidé de nous marier, mais sa famille et ses enfants étaient contre»*. Sur le quai de la gare du Nord, pour son retour à Béthune, Paul commet l'irréparable d'une seule phrase au sujet de sa fille. *«Je me suis rendu compte que je risquais d'être la marâtre. Celle qu'on n'acceptera jamais. J'ai rompu, la mort dans l'âme. J'étais prête à tous les sacrifices, mais pas à être malheureuse»*.

«Je me demande si finalement j'ai bien fait de refaire ce voyage...»

En 2001, Catherine Paysan commence à écrire son dix-septième livre « L'amour là-bas en Allemagne » et retourne à Spire avant de s'y mettre. *«Je suis resté cinq jours. Je n'avais pas envie de rester davantage. Je me sentais seule. J'ai retrouvé les gens chez qui j'habitais là-bas, mais la plupart du temps, je tournais toute seule»*. L'auteure veut y confronter la réalité de cette Allemagne avec ce qui lui reste de celle de ses vingt ans. La construction de ce livre montre d'ailleurs le va-et-vient entre ses vingt ans, l'âge présent, parfois même le futur. *«Ça me pesait énormément et je voulais absolument parler de ça avant de mourir. J'ai mis quatre ans à écrire ce livre et pendant quatre ans j'ai essayé de me débarrasser de ce passé que j'avais à mettre en place. J'avais envie d'ôter des masques. Je ne pouvais pas toujours faire semblant que ça n'avait pas existé. Je n'y suis pas parvenue, mais je suis quand même arrivée à me libérer de quelque chose, parce que j'ai su, une fois fini ce livre, que j'allais enfin pouvoir parler de mon mari»*.



▲ Dédicace de "L'Amour là-bas en Allemagne" à la 25^e Heure du livre 2006.



▲ L'école de Marthe Roulette. Devenue le Musée d'école et de l'écrivain Catherine Paysan en 2001.



▲ Une mère obèse, un père gendarme, Annie n'aura cesse, depuis toute petite, de défendre l'honneur des Roulette brocardés.

Il en est ainsi de chacune des démarches autobiographiques de l'écrivain qui nous ramène progressivement le passé de son histoire, méthodiquement, avec rigueur et liberté. *«Il y a eu un moment où je taisais un certain nombre de choses, mais j'arrive à l'âge où je n'ai plus envie de les cacher : c'est une forme de liberté, ça. Vous vous foutez de ce que les gens disent»*. Chez son éditeur, le discours va dans un sens identique, jugeant que Catherine Paysan est définitivement un grand écrivain, qu'il faut lui ficher la paix et qu'on la publiera toujours. Nous sommes sauvés.

«Avoir fait ce bouquin me permet maintenant de parler librement de mes deux amours en Allemagne. Quand il a été terminé, j'ai rêvé de Paul : il arrivait en uniforme avec sa canne en disant "Je suis venu voir ta maison". Nous en avons fait le tour et nous étions dans une grande sérénité : pour moi, un bon signe, un soulagement».

Une association, un musée, un site !

L'année 2001 marque également la naissance de l'association de la Maison d'école et de l'écrivain Catherine Paysan. Elle a d'une part pour but, bien entendu, de promouvoir l'œuvre littéraire, mais aussi, ce qui fait la richesse de l'idée, de reconstituer la salle de classe et le logement de fonction, pour faire de l'ensemble un lieu de culture et de rencontres. Une chance s'offre à cette époque lorsque l'usine de confection,

que le bâtiment scolaire est devenu, est à vendre. Le maire de Bonnétable d'alors acquiert le bâtiment en vue de sa rénovation. La mise hors d'eau avec un toit d'ardoises neuf, puis le piquage des murs et leur réfection en sable et chaux achèvent de redonner bonne mine à l'extérieur. Plus tard, le mobilier de classe réinvestit peu à peu les lieux. Reste une remise aux normes de l'étage. *«J'aimerais arriver à ce que la cuisine soit terminée avant que je meure, avec le mobilier d'origine»*. Puis, ce seront ces deux pièces du haut que l'écrivain souhaite remeubler dans leur jus. Alors seulement, l'accueil du public pourra se dérouler au-delà du rez-de-chaussée, où l'on peut désormais, dans l'ancienne salle de la mairie d'Aulaines où son père fut secrétaire, à l'occasion des journées du Patrimoine, admirer les vitrines conçues par Guy Mortier, lequel a patiemment reconstitué le parcours d'une vie, né des archives de Catherine Paysan. Ne manquait qu'un site Internet, ultime lucarne vivante, devenue incontournable, qui recueille messages d'admirateurs et témoignages, y compris de personnes parties vivre ailleurs.

«J'écris toujours, tous les jours ou presque, le soir».

Après l'expérience allemande, Catherine Paysan se fixe à Paris où elle enseigne pendant vingt-cinq ans, tout en publiant, puis donne sa démission en 1974 pour se consacrer davantage à l'écriture. Sous toutes ses formes et avec bonheur (encore faut-il en vivre), quitte à accepter un train de vie modeste pour rester libre. Le prochain ouvrage de la dame d'Aulaines braquera les projecteurs sur le dernier homme de sa vie, qui la partagea avec elle pendant trente ans et fut, au passage, le seul à devenir son mari. Décédé en 2000, le compagnon manque évidemment et pour toujours à la vie d'Annie Hausen. *«Je ne fais jamais le deuil de rien. Je ne peux pas y parvenir, mais je dois vivre avec quand même»*. Partant, on peut imaginer un ouvrage empreint de beaucoup d'émotions, de la part de cette rêveuse aux songes emplis de messages troublants qui, sans être scientifiquement explicables, relèvent de la prémonition. *«Je me dis que ce sont les morts qui vivent. Peut-être que la mort c'est beaucoup plus compliqué que ce qu'on croit»*. Fidèle à une *«marginalité périlleuse pour un avenir d'honnête femme»* (*«Je me disais mon dieu, si je pouvais être madame "tout le monde"»*), toutes ses rencontres avec les hommes de sa vie sont donc imprégnées des mêmes rapports difficiles. *«J'aurais aimé me marier très jeune, avoir quelques enfants et je ne demandais rien d'autre à la vie. Je n'ai pas eu d'enfants parce qu'avec mon mari il était trop tard et, plus jeune, je ne voulais pas d'enfants sans père»*.

Emile Hausen, le paysan du Danube⁽³⁾

Annie Roulette rencontre Émile Hausen, émigré juif hongrois, miraculé des traques de la Seconde Guerre Mondiale et réfugié en France, en 1967. *«Ça faisait un moment qu'on était en correspondance : je lui avais donné mon téléphone»*. A son retour de Dax où elle était en cure, ce fou de théâtre vient à la gare et lui déclame : *«Madame, ou je vous épouse ou je rentre au couvent»*. Elle rétorque : *«Alors monsieur, ce sera le couvent»*. Le ton est donné ! *«Il était fou et moi aussi !»*. La rencontre a lieu par le biais d'une collègue d'anglais au collège de La Courneuve. A cette époque, Émile Hausen vit une liaison avec une très belle danseuse anglaise qu'il ne veut pas mener en bateau. *«Avant Émile, j'ai failli me marier avec un musulman»*. Mais les dés sont jetés : Émile et Annie se marient en 1969 (l'écrivain a quarante-deux ans) à la mairie de Bonnétable, puis en 1983 dans la petite église d'Aulaines. *«Il était contre le mariage, car il ne voulait avoir aucun engagement. Il était juif et normalement il aurait du être mort. Tout cet arrière-là, il était impossible qu'il s'en débarrasse»*. A cet homme qui *«noie sans arrêt le poisson»* de son douloureux passé, Annie Hausen parvient à extraire des bribes de son histoire, mais ne peut lui arracher un discours cohérent. *«Pour lui, les gendarmes étaient hongrois, d'une brutalité inouïe, et ça l'embêtait que mon père ait été gendarme... En nous mariant, il avait l'impression que je l'avais emprisonné, mais un jour, c'est de lui-même qu'il a consenti à*



▲ La carte de France a retrouvé les murs de l'ancienne école d'Aulaines. Combien de générations de "phénomènes"...



▲ Mariage religieux à Aulaines en 1983.



◀ Photo d'un anniversaire de mariage de Catherine Paysan et Émile Hausen.

l'enracinement». Cet homme qui au début de son arrivée dans la campagne sarthoise présente une façade aimable aux gens de Bonnétable qu'il ne connaît pas et auprès desquels il ne souhaite pas s'engager, aime pourtant papoter avec eux et boire son café dans les bistros du village. «*Ça lui rappelait les magnifiques cafés de Budapest*», où l'on passe des heures à palabrer sans autre obligation que de consommer un «noir». De son mari, profondément amoureux d'elle et à qui il disait dans ses moments joyeux «*Notre rencontre est un malentendu heureux*» ou bien «*Tu m'intimides*» ou encore à la fin de sa vie «*Je ne pouvais me passer de toi : tu avais cette force ...*», Catherine Paysan confesse aujourd'hui : «*Je suis obligée de croire au destin, quand je vois une telle trajectoire de Budapest à Aulaines. Les gens qui s'exilent sont amputés de quelque chose*». La plus belle évocation de la complicité du couple se résume à cette interview de Patrice Laffont, en 1971, demandant à l'auteur, installée sur son canapé, qui commande à la maison. «*J'ai répondu que je faisais semblant, et Émile, avec cette énergie dont il pouvait faire preuve parfois - et moi je faisais semblant d'obéir !*».

«*Mon drame à moi, c'est un besoin incroyable de maintenir mon enracinement et aussi d'aller voir ailleurs*».

Le 16 février 2004, Catherine Paysan est l'invitée, dans le Dortoir aux Moines de l'Abbaye de l'Épau, de la Voix au chapitre. Dans une forme éblouissante, l'écrivain, assise à la table de conférence, retrace son parcours avec la verve d'un comédien de théâtre, dont l'épisode de sa première signature de poèmes d'amour à dix-

sept ans (l'époque du pseudonyme panthéiste toujours actuel), imprimés chez Monnoyer à compte d'auteur, habillée en maharani d'un jour. Les huit cents personnes de l'auditoire, visiblement sous le charme, l'écoutent rappeler qu'elle est un griot de village, attaché à la tradition orale, sensible au théâtre des saisons, au miracle de la végétation. Une terrienne, au sens rural du terme : «*Je suis un arbre. Je suis comme la plupart des Français, de souche paysanne. Et j'ai voulu marquer ça*». Y compris ceux qu'elles retrouvent dans ses romans : «*Pour "La Route vers la fiancée", je me suis inventé un ancêtre au 7^e siècle ! Je suis très portée sur tout ce qu'il y a derrière moi et je me sens très dépositaire d'un tas de choses* ». *Persuadée d'avoir des origines germaniques. «D'ailleurs, ne sommes-nous pas tous, sans mauvais jeu de mots, cousins germains, issus des Celtes !».*

Ce qu'elle appelle son «*parentage*». «*Mon père était un humaniste qui s'ignorait. Il était doué d'un jugement extrêmement clair, d'idées originales pour l'époque et d'une grande tolérance. C'est lui qui m'a appris à ne pas juger les gens sur la mine. Jamais je ne l'ai entendu tenir de propos hostiles à l'égard de qui que ce soit* ». Puis sa mère Marthe, rêveuse, conteuse extraordinaire, «*théâtreuse qui s'ignorait* » et qu'elle entend, en gestation depuis son ventre d'institutrice, enseigner les rudiments d'instruction à des gosses du primaire. Dans la cour de récréation, Annie Roulette, qui dans la classe vouvoie sa mère par défi, au motif qu'elle lui intime en coulisse de montrer l'exemple, est une meneuse, une sauvage qui fait semblant de ne pas l'être. L'idée de la défense du clan familial remonte à cette époque. L'obésité de Marthe, objet des quolibets lancés plus tard à son sujet par les lycéennes du Mans, est à l'origine du combat de Catherine Paysan contre l'exclusion, le point de départ dans sa défense de l'honneur de la famille, de son caractère à relever le gant, de son évocation obsessionnelle des différences.

«Je serais peut-être devenue folle si je n'avais pas écrit, c'est la soupe de sûreté».

L'année 2005 figure parmi celles des anniversaires. On célèbre de belle manière les quarante-cinq ans d'écriture de l'auteure. En juin, un partenariat entre l'association Maison d'école et de l'écrivain Catherine Paysan et le Conseil général aboutit à l'organisation, au prieuré de Vivoin, d'un colloque international. Il réunit des universitaires européens qui, l'un après l'autre, exposent un thème, «*démontent* » les mécanismes de la pensée de Catherine Paysan qui débouche sur l'écriture autobiographique ou de fiction. Dans son ouvrage de synthèse, paru récemment⁽⁴⁾, Michèle Raclot, Professeur des Universités, rappelle : «*Catherine Paysan est sensible à la magie des mots et leur pouvoir. Elle crie son amour de la vie dans un monde pauvre d'amour. Le fragile miracle de la vie provoque sa révolte contre l'intolérance, l'exclusion, l'exil, de tout ce qui nous est différent et concourt à toutes les horreurs humaines, passées et présentes*». Car l'auteure qui nous occupe



▲ Auguste Roulette, compagnon cuisinier du Tour de France, puis gendarme et enfin secrétaire de mairie à Aulaines.



▲ Marthe Roulette, l'institutrice. Conteuse extraordinaire et comédienne qui s'ignorait.



▲ Annie Roulette à l'âge de 4 ans. Une posture de star, sans le savoir.

est en prise avec son temps, consciente du danger de l'actualité. «Tous ces communautarismes... Il y a des gens qui sont prêts au massacre : il suffirait de très peu pour que tous bascule. Les voisins entre eux, les familles entre elles, le développement de racisme entre jeunes et vieux, la constitution de ghettos générationnels».

Le souci, omniprésent dans l'oeuvre, de la déchirure culturelle nous était livré dès le premier roman «*Nous autres les Sanchez*⁽⁵⁾». Intervenant au colloque, Guy Fessier⁽⁴⁾ souligne que «si le métissage est impossible, on doit craindre le pire». D'où l'amour et l'art comme unique salut de l'humanité. Révoltée contre la mutuelle incompréhension de ceux qui s'entre-déchirent puisqu'ils ne se supportent pas, elle effectue sa propre thérapie en écrivant. «La normalité parfaite n'existe pas». Pour celle qui réserve une place prépondérante à l'Histoire, qui se soucie, dans la construction de ses livres, de replacer toutes les siennes dans un contexte historique («Je trouve ça vertigineux de penser que, finalement,

La classe de Marthe Roulette.
La petite Annie
(au milieu du 2^e rang)
n'est pas encore scolarisée. ▼



nous sommes quand même l'aboutissement de tout ça»), l'illustration de ces déchirures trouve un paroxysme dans la présence des gares, lieu d'ambiguïté où tout peut arriver, «cette foutue gare de l'Est», omniprésente dans «*L'amour là-bas en Allemagne*»⁽²⁾.

Dans «*Une marginalité flamboyante*», ouvrage riche mais difficile, Michael O'Dwyer nous tend une ultime clé pour comprendre le cheminement, au moins autobiographique, de Catherine Paysan. Sans minimiser l'importance qu'aura toujours revêtu la famille pour Annie Roulette, il s'attaque à démontrer que, loin d'être narcissique, «la représentation de soi est liée à un esprit de nostalgie et de doute face à une transformation rapide des institutions culturelles et sociales». Coincée entre une perte du temps passé et un futur inéluctable pour elle, Catherine Paysan continue de pousser le cri, celui de «*La prière parallèle*»⁽⁶⁾ : «Pour moi, inutile de ruser sur le chapitre. C'est bel et bien, et avant tout, l'angoisse, celle que je me serai longtemps cachée, que j'aurai longtemps cachée aux autres, la vieille peur de mourir avant que de naître...». Écrire, donc.



▲ Catherine Paysan au château de Mondragon, *La Bosse* (72).

«Le passé me fascine. Je voudrais me trouver face à mon ancêtre pithécantrope !»

Cette auteure, dotée d'une excellente mémoire réussit donc de formidables tours de conteuse orale. Griot de village, au verbe capable de décocher de véritables pointes de flèches, à destination de quelque politique ou grouillot de popote, elle conserve par ailleurs un regard très pointu sur le monde qui l'entoure. A telle enseigne que, souvent, la désolation s'empare d'elle à l'évocation d'innombrables sujets. Catherine Paysan, qui n'accepte la qualification d'écrivain de terroir que pour ce qui concerne son oeuvre autobiographique,



◀ Remise du Mérite National, en janvier 1981 au prieuré de Vivoin.

▼ Catherine Paysan aux côtés de Jules Romain et de Hervé Bazin, lors de la remise du Prix des Libraires en 1967.

s'en défend pour les romans de fiction dans lesquels elle n'y fait plus que quelques allusions ou incursions. Par exemple, elle déplore : *«La jeune génération ne lit pratiquement plus. Leur alphabétisation est plus que décevante. Le livre est un objet étranger aux enfants que l'on met devant un écran dès leur plus jeune âge. Tout le monde ne marche plus qu'à la souris toute la journée !»*. Ou que les métiers de l'édition, comme les élèves, aient complètement changé : *«Les directeurs littéraires des maisons de presse sont devenus des directeurs commerciaux et les étudiants en Lettres demandent aux profs quels sont les passages de livres du programme qu'il faut avoir lu...»*.

Constante contestataire, invitée à Grenoble en octobre 1995 par un général, dans le cadre de la session régionale de l'Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale, Catherine Paysan, au cours de sa causerie pour une défense de la culture, assène quelques coups à son auditoire, martelant au passage ses trois grands séismes du XX^e siècle : 1940, l'invasion par l'Allemagne, 1945, la libération par l'Amérique, et les années 60 enfin, avec notre agriculture sacrifiée. Et de conclure : *«...L'auteur et son lecteur s'exorcisent en devenant peu à peu le miroir de l'autre. Et c'est pourquoi une société qui parle mal, rédige mal, lit mal ou pas du tout atteint les bas-fonds de l'inculture.*





◀ L'alléchante affiche d'un programme unique.

Qu'elle est mûre pour promouvoir le génocide de sa propre civilisation. Pourtant, nous pourrions la sauver encore la culture française. Chacun de nous en a en soi les moyens».

Un certain Montmartre : *«J'ai croisé Camus une fois... Vian m'a téléphoné un jour...»*

Profitant, sur la lancée de la parution de son dernier roman, de la forme éblouissante qui l'habite décidément, Catherine Paysan offre à ses admirateurs, autant qu'à elle-même, deux inoubliables soirées. Les 18 et 19 mai 2006, elle fait salle comble au Mans dans celle du cabaret Le Pâtis. Sur les planches, accompagnée d'un petit groupe de jeunes comédiens et de l'excellente interprète Agnès Besnard, celle que l'on découvre à l'occasion brillante chanteuse, à défaut de réciter ses poèmes, bien que l'affiche l'ait annoncé, enflamme. Car on sait moins que, non contente d'une palette littéraire étendue, Catherine Paysan, *«paysanne donc, païenne de souche intensément religieuse, c'est-à-dire rompue d'instinct au culte de la terre, des forêts et des eaux»*, en rapport avec le cosmos, baptisée à huit ans seulement, *«puisque mes parents, moins par mysticisme personnel d'ailleurs que tradition culturelle, se sont finalement résolus à m'y faire initier en m'inscrivant au cours de catéchisme»*, collectionne au moins deux autres cordes à son arc.

Nous écoutons un morceau de la première corde : (chanson inédite)

*«Je ris Lucien, tu ne sais pas,
Que je ris pour avoir moins froid,
Parce que dans tes yeux Lucien,
Jamais je ne découvre rien.
Ils sont si beaux, ils sont si bleus,
Lucien je déteste tes yeux...»*

Des chansons «à textes», pièces mélancoliques ou d'humour décapant, écrites par l'auteure, celle-là enregistrée naguère chez elle, d'une voix qui vibre sous les émotions qu'elles transportent, à partir des mélodies composées de surcroît par l'artiste sur son piano.

Pourtant, l'histoire ne date pas d'hier. Catherine Paysan, qui, débarrassée de son parapluie et de son sac à main, chante tous les jeudis après sa classe, pour des peintres au Café de la mère Catherine à Montmartre, écrit des chansons depuis deux ou trois ans, lorsqu'elle rencontre Mouloudji, par l'intermédiaire de sa femme. A cette époque, il veut créer sa propre maison de disques et cherche des interprètes et des auteurs originaux. *«Je me suis retrouvée assise à côté de lui sur ma banquette de piano... Il voulait faire un 45 tours...*

J'étais dans tous mes états... Je lui ai dit que si c'était nul et non avvenu, qu'il me le dise immédiatement... Je ne voulais pas lui faire perdre son temps». L'audition débouchera finalement sur un 30 cm, de 23 chansons toutes enregistrées en une après-midi épuisante que la jeune chanteuse affrontera en mangeant des oeufs dur et buvant du gros rouge ! Pour elle, les mots, comme la musique, ont un rythme. *«J'étouffe, alors j'écris. J'écris comme on jette une bouteille à la mer. Jamais avec l'intention de plaire au public. Un livre n'est pas un produit. C'est une auberge espagnole où chacun lit quelque chose de différent. L'important, c'est avant tout une rupture avec la solitude».*

«Je ne veux pas que toutes mes archives soient dispersées et qu'elles finissent en feu de joie».

Une convention a récemment été signée entre la Dame d'Aulaines et la Ville du Mans à qui elle a déjà donné une partie de ses manuscrits et archives privées. Un étudiant spécialement recruté aura la lourde charge du tri des documents qui ne rejoindront les fonds anciens dirigés par Didier Travers, à la médiathèque Louis Aragon, qu'après la mort de l'auteure qui commente : *«Il va avoir un sacré boulot l'étudiant, et encore, peut-être ne fera-t-il que le commencer. C'est dans des boîtes, mais il va falloir commencer par tout classer chronologiquement».* Plutôt que les archives nationales qui auraient compliqué les démarches (*«ça me fatigue»*), l'écrivain a choisi cette proximité, puisqu'elle est aussi Sarthoise, car les murs de l'école d'Aulaines (petit hameau rattaché à Bonnétable en 1963) n'offrent pas les conditions de sécurité requises. *«Je ne veux plus que ce soit ici. J'ai toujours peur qu'on vienne chez moi et qu'on bouscule tout, qu'on déchire...».* Outre le don, la convention prévoit le prêt de documents à son association lorsqu'elle en ferait la demande, à l'occasion d'une manifestation. Les documents sonores, les archives audiovisuelles des nombreuses émissions ou colloques auxquels elle fut invitée, participent à ce



▲ François Fillon, maire de Sablé, reçoit Catherine Paysan dans sa ville, à l'occasion d'une signature de livre.

transfert. *«Je vais aussi donner la correspondance de mon père et de ma mère, puisque maintenant je l'ai utilisée pour les livres autobiographiques»*. Sans compter des papiers du côté de son père, dont certains datent du milieu du XVIII^e siècle et des lettres importantes d'avec ses lecteurs. Une incommensurable mine d'or, assurément toute la matière pour qui voudrait se lancer dans un travail ardu de thèse ou de recherche.

Chez Frédéric Mitterrand.

«Par arrêté en date du 22 décembre 2006, le Ministère de la Culture et de la Communication promeut l'écrivain Catherine Paysan au grade d'officier dans l'ordre des Arts et Lettres». L'année 2006 s'achève donc par un feu d'artifice, mais l'année 2007 semble n'avoir rien à lui

envier. Frédéric Mitterrand (*«il aime encore les écrivains»*) invite l'auteure le 17 mars, au cours de son émission *«Ça me dit l'après-midi»*. Pendant un combat de deux heures de direct, sur France Culture, pour lequel elle s'est préparée au cours de la semaine qui précède dans son appartement parisien, l'écrivain retrace quelques péripéties de son parcours de femme amoureuse, quelques-unes de ses frasques de jeunesse (*«On s'aimait mes parents et moi. Je trouvais que mon père et ma mère étaient des gens extraordinaires»*). Le trio Roulette, celui en raison duquel, par fidélité à son parentage, Catherine Paysan est revenue vivre dans la maison d'Aulaines.

«Si je n'entends pas la page que j'écris, je la déchire».



◀ Catherine Paysan, invitée de Frédéric Mitterrand, le 17 mars 2007 sur France Culture, depuis le Café de l'Industrie à Paris.

La mort des ormes (7)

*Ami j'écris pour que tu saches
Que nos ormeaux sont morts et que c'est grand pitié
Que nous avons perdu leurs feuillages alliés
Des saisons et de nous, leur amitié sans tache.*

*Celui qui les avait plantés
Était mon bisaïeul, Jean Sébastien Eugène,
Homme de foi et qui croyait à la beauté
A la force d'amour des ormes et des chênes.*

*Or, cet amour nous fait défaut
Qu'il nous avait légué à travers les ormeaux.
Nous sommes en grand deuil car c'est un mauvais signe
Quand les arbres s'en vont d'une tumeur maligne.*

*Nous les pleurons comme des frères.
Qui nous maintiendra bonne terre
Nous fera les matins les plus beaux
Puisque nous n'avons plus d'ormeaux ?*

Catherine Paysan interprète
ses chansons et poèmes
sur les planches du Pâtis
en mai 2006. ▼

«A ce propos, je suis contente que vous citiez ce poème qui a d'ailleurs été mis en musique par le compositeur Claude Lalouze avec certains autres. Et j'avoue que je serai heureuse que certaines chorales les découvrent». On pourrait chanter sur la seconde des cordes méconnues de l'arc de l'auteure. Depuis «Tous deux», la fameuse plaquette éditée à 500 exemplaires qui se vendirent pendant la guerre comme des petits pains, Catherine Paysan reste un poète. Jean Chalon, critique littéraire au Figaro à l'époque du mariage de l'écrivain (auquel il aurait du être garçon d'honneur), écrivain lui-même, la connaît bien : «Elle a un vocabulaire absolument extraordinaire ! Il y a chez elle une telle fougue, une telle verve qu'elle empoigne son lecteur et qu'elle ne le lâche plus... Catherine Paysan, en France, devrait être aussi connue que Daphné du Maurier en Angleterre... Je l'admire comme romancière, mais je l'admire aussi comme poète. Elle est complètement méconnue en tant que tel, mais c'est un grand poète ! Et on peut en avoir une idée en écoutant ses chansons... Elle a un don de parole : c'est une Shéhérazade sarthoise...». Il n'est qu'à lire ou à relire son dernier roman⁽²⁾ dans lequel elle «s'encanaille» avec Bernard, Gascon d'une rencontre de l'improvisiste, aussi frappé qu'elle de poésie, pour comprendre cet amour du cri, libéré par la marche, rythmé en strophes de vers de huit, dix ou douze syllabes, les mixant parfois, comme ici. Épuisé, le recueil de « La musique du feu », reste les deux autres pour consolation ! De son côté, Jacques Gohier dit d'elle : «En tant que poète, elle donne une voix au monde muet». Une sorte de peintre, aussi, qui, avec des touches successives de mots, parviendrait à nous montrer ses tableaux d'un monde idéal.

Il y a peu, Rainer Riemenschneider, historien allemand vivant à Montpellier et admirateur de Catherine Paysan, lui a adressé une correspondance dans laquelle il souligne : «Vous êtes née sous l'emprise du principe révolutionnaire : pas étonnant que vous soyez une anti-conformiste». Une anticonformiste encline au vouvoiement, «car tout le monde se tutoie et ça ne prouve rien», par snobisme, aussi par jeu, attentive à la politique et soucieuse de tout l'argent que nécessite





▲ La fameuse "colline d'en face".

une campagne en cette année d'élections multiples. Toujours inquiète, enfin, au sujet de sa santé, du temps qui passe, à l'idée d'être seule, sans famille, de n'avoir personne. «*J'ai une grande capacité de souffrance et je suis arrivée à une très grande liberté intérieure... Mes 81 ans, je ne sais pas si je les verrai... J'aime la vie, je vais avoir beaucoup de mal à mourir. Je vis dans la peur, je vis dans l'angoisse. J'écris pour avoir l'impression d'être vivante...*».

Gageons, justement, qu'avec tous ses projets d'écriture en souffrance, Catherine Paysan, loin d'avoir vidé tout son sac sur les bêtises de l'humanité, qui défend la paysannerie quand elle n'est pas devenue une équipe de technocrates qui bousille tout, garde à l'esprit ce devoir de nous enseigner, de nous rappeler à tous qui avons une si mauvaise mémoire, que «*le vrai progrès, c'est la simplicité*». Que parce qu'«*on peut s'attendre à tout avec un être humain*», elle veille au grain. Qu'elle marquera de son style, de sa patte, de sa griffe, ses futurs romans de mineur de fond pour trouver la sortie... Quant au palmarès, excusons du peu ! ■



L'auteur, dans son jardin, les yeux sur la colline. ▲



▲ La maison familiale d'Annie Roulette, acquise aux enchères par son père.

▲
L'auteur reçoit le député
Dominique Le Mener et
Madame, à l'occasion des
Journées du Patrimoine
2006, dans son école.
Catherine Paysan, à l'oc-
casion de la réédition de "La
colline d'en face".

BIBLIOGRAPHIE :

Romans

Nous autres les Sanchez ⁽⁵⁾ (1961) – Editions Denoël, Prix de la Société des gens de lettres (1962)
Histoire d'une salamandre (1963) – Editions Denoël, adaptation pour la télévision française
Je m'appelle Jéricho (1964) - Editions Denoël, adaptation cinématographique
Les feux de la chandeleur (1966) - Editions Denoël, Prix des libraires de France (1967) – Film avec Annie Girardot et Jean Rochefort, sélectionné au festival de Cannes
Le nègre de Sables (1968) – Editions Denoël
Comme l'or d'un anneau (autobiographique - 1971) – Editions Denoël, Prix Sully-Olivier de Serre – reprise par les éditions Albin Michel
L'empire du taureau (1974) – Editions Denoël, adaptation pour la télévision française
Pour le plaisir ⁽¹⁾ (autobiographique – 1976) – Editions Denoël
Le clown de la rue Montorgueil (1978) – Editions Denoël
Dame suisse sur un canapé de reps vert (1981) – Editions Grasset
Le rendez-vous de Strasbourg (1984) - Editions Denoël
La colline d'en face ⁽³⁾ (autobiographique - 1987) – Editions Balland - reprise par les éditions Albin Michel
La route vers la fiancée (1991) – Editions Albin Michel, Grand prix de la ville de Nancy
Le passage du S.S. (autobiographique – 1997) – Editions Albin Michel
La prière parallèle ⁽⁶⁾ (2003) – Editions Albin Michel
L'amour, là-bas en Allemagne ⁽²⁾ (autobiographique – 2006) Editions Albin Michel
Nouvelles
Les faiseurs de chance (1963) – Editions Denoël, Prix des écrivains de l'Ouest
Les désarmés (2000) – Editions Albin Michel, Bourse Goncourt de la Nouvelle

Poésie

Écrit pour l'âme des cavaliers (1956) – Editions Favre
52 poèmes pour une année ⁽⁷⁾ (1982) – Editions de l'Atelier

Théâtre

Les oiseaux migrateurs (1969) – Pièce radiophonique diffusée sur France Culture
Attila Dounai (1983) – Editions Denoël – création au théâtre municipal du Mans, reprise à Reims, Belfort, en Suisse...

Chansons

Chansons pour moi toute seule (1964) – Auteur, compositeur et interprète - Disques Mouloudji

Distinctions littéraires

Grand prix de la Société des gens de Lettres pour l'ensemble de son ?uvre (1977)
Médaille de bronze de la ville de Paris (1979)
Médaille d'argent de la ville de Paris (1982)
Prix des libraires de France (1967)

Distinctions nationales

Chevalier de la Légion d'honneur (1992)
Chevalier de l'ordre national du Mérite (1982)
Chevalier des palmes académiques
Officier des Arts et des Lettres (2007)

L'auteur et La Vie Mancelle & Sarthoise remercient :

Mmes Annie Hausen, dite Catherine Paysan et Monique Bouvier-Krokos,
MM. Jacques Gohier et Guy Mortier
Le Conseil général de la Sarthe
L'association Musée d'école et de l'écrivain Catherine Paysan www.catherinepaysan.com
Michèle Raclot, «Catherine Paysan, une marginalité flamboyante» (4) - L'Harmattan.